

*Les inscriptions*



Pourquoi  
j'ai tué  
Pierre



**CARNET PEDAGOGIQUE**

## IL ÉTAIT UNE FOIS... « POURQUOI J'AI TUÉ PIERRE »

« Pourquoi j'ai tué Pierre », c'est tout d'abord une magnifique bande dessinée réalisée par Alfred (dessins) et Olivier Ka (scénario) éditée aux éditions Delcourt. Elle a reçu le Prix du Public à Angoulême en 2007.

Traduite en plusieurs langues, elle est aussi pour la première fois adaptée au théâtre par la Compagnie Séraphin et coproduite par « A La Courte Echelle » dans le cadre de l'événement « Passages, croiser les imaginaires ». Les premières représentations auront lieu en novembre 2010 à Liège.

Ce carnet pédagogique propose d'aborder cette œuvre sous ses multiples facettes. « Pourquoi j'ai tué Pierre », c'est une « affaire » d'histoires :

L'histoire d'Olivier

L'histoire de la naissance d'une bédé

Une histoire racontée en images

Une histoire dans l'Histoire

Une histoire autobiographique

L'histoire d'une reconstruction personnelle

L'histoire d'un spectacle

Nous n'allons pas en faire toute une « histoire », mais quand même... ce carnet pédagogique, c'est la petite histoire d'une équipe. D'un metteur en scène théâtral, et de deux auteurs qui ont accepté de nous céder leur œuvre pour un instant. Des acteurs de l'enseignement provincial qui ont engagé leurs compétences pour faire de ce carnet un outil ludique à la portée de tous les publics, des acteurs sociaux qui ont cru à une passerelle possible entre des langages artistiques et des préoccupations sociales, des acteurs culturels qui ont parié sur le bien-fondé de l'aventure et enfin des acteurs « tout court » qui vont tenter de relever un défi : faire exister cette histoire sur le plateau du théâtre.

Nous espérons que vous serez sensibles, touchés, nostalgiques, révoltés, amusés, offusqués, tristes ou... bref, que vous ne serez pas indifférents aux multiples histoires de « Pourquoi j'ai tué Pierre » !

André GILLES

Député provincial - Président

en charge de l'Enseignement et de la Formation

Paul-Emile MOTTARD

Député provincial

en charge de la Culture et de la Jeunesse



## SOMMAIRE

Il était une fois... « Pourquoi j'ai tué Pierre »

1. Une histoire, son histoire... p.1
  - Résumé p.1
  - Les auteurs p.4
  
2. Un récit en images p.8
  - Un peu de théorie... p.8
  - La couverture p.10
  - La structure du récit p.11
  - La narration p.12
  - Les échelles et les plans p.13
  - Les couleurs p.14
  - Différents styles et techniques p.14
  
3. « Comment j'ai adapté Olivier » : p.17  
des planches aux planches
  
4. Se raconter p.21
  - Se raconter sous toutes les formes p.25
  - Se raconter en bande dessinée p.28
  
5. Toute une Histoire ! p.32
  - Après la guerre p.32
  - Paix et amour p.33
  - En avant la musique ! p.34
  - Le vent de la contestation p.35
  - 68, année polémique p.38
  - Et ailleurs ? p.42
  - Bien plus que l'amour en héritage p.43
  
6. Se reconstruire p.47
  - Les faits p.50
  - Pour conclure p.52

Quelques adresses

« Pourquoi j'ai tué Pierre » : le spectacle

Références

Iconographie



## 1. Une histoire, son histoire...

Combien de livres, films et téléfilms fabriqués à Hollywood ou Paris utilisent-ils la mention "d'après une histoire vraie" comme argument publicitaire ? On serait tenté de répondre "beaucoup trop"... Raconter une "histoire vraie" (cela signifie quoi au fait une "histoire vraie" ?), c'est souvent capitaliser sur des bons sentiments en dressant le portrait de héros du quotidien et autres "mères courage" à qui on peut s'identifier et qui affrontent des drames, périls ou catastrophes dans lesquels on se reconnaît parfois (un peu ou beaucoup) ou, au contraire, qu'on est bien content de ne jamais avoir vécus.

Raconter un fragment ou des pans entiers de son histoire, cela répond parfois à un besoin vital de (se) confier pour (se) reconstruire. Voici donc, en quelques mots, l'histoire d'Olivier Ka qui, presque comme dans une confession, s'adresse à nous avec cette première phrase directe et énigmatique à la fois : "Pourquoi j'ai tué Pierre".

### Résumé

Le jeune Olivier, 7 ans, passe régulièrement les vacances chez ses grands-parents, en Ardenne. Ils sont un peu bourgeois, pas toujours marrants, mais très gentils et attentionnés. Très croyants, ils vont à la messe tous les matins et initient Olivier à la religion, qui sera pour lui une source de culpabilité.



L'été suivant, Olivier et sa famille traversent la France dans une camionnette 2CV. Ses parents sont des "babas cools" : son père a les cheveux longs et une barbe, sa mère les a encore plus longs et porte des robes à fleurs. Au cours de leur voyage, ils rencontrent un couple de hippies : ces derniers n'ont pas l'électricité et vivent de l'élevage et des fromages qu'ils produisent.

La famille d'Olivier, qui a maintenant 9 ans, vit dans une zone pavillonnaire. Les grands-parents y viennent en vacances et logent à bord de leur caravane. Olivier les accompagne à la messe, même s'il ne croit plus. Ils sympathisent avec Pierre, le curé : de gauche, affublé d'un gros ventre et d'une barbe, habillé d'une chemise et d'un jean, celui-ci est cool et drôle. Il s'entend très bien avec Olivier et ses parents, à qui il rend régulièrement visite. Il est presque devenu un membre de la famille. C'est comme si Olivier avait un nouveau tonton !

Un jour, Pierre demande aux parents d'Olivier d'héberger un réfugié politique brésilien, qui finira par s'en aller sans crier gare. En remerciement, Pierre invite Olivier dans le camp de vacances qu'il a créé il y a plusieurs années. C'est sa première "colo" !



Du haut de ses 12 ans, Olivier admire son père parce qu'il a des maîtresses : il croit que c'est pareil dans toutes les familles.

Les parents d'Olivier reçoivent beaucoup d'amis à la maison. Leurs relations avec les grand-parents sont tendues : à l'initiative de ces derniers, Olivier a reçu sa communion sans que ses parents soient consultés. Olivier est tiraillé entre l'éducation religieuse, prônant l'amour mais hypocrite, inculquée par ses grands-parents et l'esprit de liberté, parfois trop laxiste, qui anime ses parents.

Pendant ses troisièmes colonies de vacances, Olivier effectue une promenade seul avec Pierre : il se sent privilégié. Un jour, Pierre lui demande de lui masser le ventre et Olivier n'ose pas refuser. Cela ira plus loin, trop loin : Olivier subit des attachements, une seule fois, mais Pierre lui fait jurer de garder le silence. C'est aussi en colo qu'Olivier, à 15 ans, va vivre sa première relation sexuelle.



Les parents d'Olivier se séparent, leur couple vaincu par l'amour libre : c'est le chaos à la maison. Olivier a 16 ans et, rejetant toute forme d'autorité, arrête ses études. Il s'installe à Paris et s'implique à fond dans une radio libertaire, qui devient pour lui comme un refuge. Il finit par avouer à sa mère avoir été abusé. À 19 ans, Olivier a un petit boulot dans le domaine des jeux vidéo. C'est là qu'il rencontre Brigitte, avec qui il va avoir un enfant. Dix ans plus tard, Olivier vit dans une ferme en Anjou et a écrit un premier roman défouloir.

À 34 ans, alors qu'il assiste à un mariage dans une église, Olivier craque après s'être saoulé. Tout ce qu'il avait enfoui lui revient. L'année suivante, c'est la déprime... Olivier couche son histoire sur le papier et décide, avec son ami dessinateur Alfred, de l'adapter en bande dessinée. En effectuant des repérages au camp de



vacances où tout s'est passé. Olivier et Alfred se retrouvent nez à nez avec Pierre. Olivier ose l'affronter et lui explique tout : il a enfin " tué " Pierre.

## Les auteurs



### Olivier Ka

Le Français Olivier Karali écrit pour tous - jeunes et adultes - et sous toutes les formes - nouvelles, romans et scénarios de bande dessinée. Grâce à son entourage familial, il baigne en effet dans les mots et les images depuis sa plus tendre enfance.

Et il a de qui tenir ! Son père, Paul Karali (dit Carali), a fait partie de la joyeuse bande de Hara-Kiri, le journal " bête et méchant " créé par Cavanna et le professeur Choron, et a fondé le magazine de bande dessinée Psikopat. Sa mère, Anne Duguël, est quant à elle écrivain, signant du pseudonyme de Cudule ses romans pour la jeunesse. Son oncle n'est autre que le dessinateur Edika, un des piliers du célèbre magazine d' " amour et band dessinées " Fluide glacial. Et n'oublions pas sa sœur Mélanie, plus connue sous le nom de Mélaka, elle aussi dessinatrice, avec qui Olivier travaille au sein de Psikopat.



Né en 1967 au Liban, Olivier Ka a exercé une multitude de petits boulots avant de (re)trouver sa voie en se lançant dans l'écriture. D'abord journaliste, il écrit en 1995 le recueil de nouvelles "Biautifaul Wëurld" et le roman "Je suis venu te dire que je suis mort" en 1997, puis de nombreux récits, illustrés ou non, pour les enfants et les adolescents, notamment dans les registres fantastique et humoristique. Citons par exemple "Ce monstre qui me ressemble", "L'esprit, le fantôme et la vache", "Ti-Grô et le mamamouth", "Le fils de la conteuse" et "La vie merveilleuse de la princesse Olga".



Au rayon des bandes dessinées, il publie en 2002 avec le dessinateur Alfred sa première œuvre,



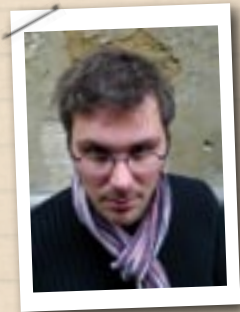
"Monsieur Rouge", qui connaîtra deux suites. Un duo qui se reformera en 2006 avec "Pourquoi j'ai tué Pierre". Entretemps, il signe les scénarios de "Le Philibert de Marilou" et "C'est l'homme qui dit qu'il est !", dessinés respectivement par Capucine et Emmanuelle Richard, et de "Nénesse, chien de vieux" et "L'ange ordinaire", réalisés avec sa sœur Mélaka. On lui doit aussi les dix histoires de

"Cases départs", illustrées par autant de dessinateurs sur le thème de l'aéroport.

Mais Olivier Ka n'est pas qu'un homme de lettres, il aime se frotter au public ! Il anime des ateliers d'écriture ou de bande dessinée dans les écoles et les bibliothèques. Au côté de son comparse Alfred, il se produit sur les planches avec le spectacle de cabaret loufoque " Crumble Club ", sans compter la performance des " Contes imbéciles ", lus par l'un et illustrés en direct par l'autre.

## Alfred

Alfred est né à Grenoble en 1976. Ce jeune Français issu d'une famille d'artistes décide, après ses études secondaires littéraires, de se lancer dans la bande dessinée.



C'est donc en autodidacte qu'il débute dans le métier, au travers des fanzines et de l'auto-édition (en 1995, il fonde sa propre structure, Ciel Ethern). A partir de 1998, il commence à publier chez différents éditeurs. Œuvrant dans des registres aussi variés que le fantastique, la jeunesse ou le drame politique, il s'associe aux scénaristes Eric Corbeyran pour " La Digue " et la série " Abraxas ", David Chavel pour la série " Octave " et Jean-Philippe Reyraud pour " Un colt qu'on en finisse " et la série " Le désespoir du singe ". N'oublions pas, bien sûr, sa collaboration avec Olivier Ka : en 2007, tous deux seront récompensés par le Prix du Public et le Prix Essentiel au festival d'Angoulême pour " Pourquoi j'ai tué Pierre ".



## 2. Un récit en images

### Un peu de théorie...

Pour mieux comprendre " Pourquoi j'ai tué Pierre ", effectuons un petit détour par quelques définitions. Juste ce qu'il faut ! Voyons ça de plus près...

Une bande dessinée, ce n'est pas simplement une histoire illustrée, accompagnée d'images. C'est une histoire racontée par des images. Et ça, ça fait toute la différence ! La bande dessinée possède un langage qui lui est propre, bien différent de celui de la littérature ou du cinéma. Elle possède aussi son propre vocabulaire. En voici quelques mots.



La **case** est un dessin généralement encadré. Quand, sur une même ligne, elle est associée avec d'autres cases, elles constituent ensemble une **bande**. Assemblées le plus souvent par trois ou quatre sur une page, les bandes forment une **planche**. Bien sûr, il s'agit d'une règle générale : une case peut ne pas être encadrée et une bande ou une planche peut n'être composée que d'une seule case. Les planches

sont regroupées par dizaines ou centaines dans des **albums** qui hébergent des histoires (très) courtes (d'une bande à plusieurs planches) ou (très) longues (d'un album à plusieurs dizaines).

Une " histoire racontée par des images " ? Pas tout à fait... Même s'il existe des bandes dessinées muettes, on peut difficilement se passer de texte pour raconter une histoire ! Dans une bande dessinée, le texte apparaît principalement sous deux formes. Les **récitatifs** sont des textes encadrés qui se situent en



bord de case ou entre les cases. Comme les " voix off " au cinéma, ils servent à communiquer au lecteur des informations (situation dans le temps ou l'espace, description ou explication de l'action...) transmises par un personnage ou par l'auteur (qui, dans certains cas, sont une seule et même personne). Les dialogues des personnages apparaissent dans des ballons à queue plus ou moins ronds ou rectangulaires nommés **bulles** (ou phylactères).

C'est presque une évidence, les bandes dessinées se lisent de haut en bas et de gauche à droite... en français ! Car ce principe, basé sur le **sens de lecture** de notre langue, n'est pas universel. Tout le monde a déjà ouvert un manga : comme la langue japonaise, celui-ci se lit de droite à gauche, avec pour conséquence qu'on commence le livre " par la fin ". Si on n'y est pas habitué, c'est une sacrée gymnastique mentale !

La juxtaposition des cases au sein d'une planche et des planches au sein d'un album repose sur un autre principe fondamental : **l'ellipse**. En effet, c'est le lecteur qui, par la force de son imagina-

tion, comble les blancs entre les cases. Lire une bande dessinée, ce n'est donc pas juste regarder des images, c'est aussi recréer soi-même celles qui sont absentes.

Comme tous les artistes, les dessinateurs de BD aiment jouer avec les codes, les détourner et même les briser !

## La couverture



En bande dessinée, la couverture est primordiale ! Comme une affiche de cinéma, elle doit tout d'abord être accrocheuse, donner envie au lecteur potentiel d'ouvrir l'album (et éventuellement de l'acheter...). La couverture doit également illustrer : elle est donc souvent tirée d'une de ses cases ou en synthétise plusieurs.

Olivier Ka et surtout Alfred, le dessinateur, l'ont bien compris : ils ont créé un dessin inédit, introuvable en tant que tel dans l'album mais inspiré par une case, qui symbolise l'esprit de leur récit. On découvre donc le visage d'un homme barbu et massif, de profil et en ombre chinoise. Dans un second temps, on s'aperçoit qu'un autre visage, tourmenté celui-ci, interpénètre le premier et le hante tel un spectre, avec leur œil pour point de jonction. Mais, à la réflexion, qui hante qui ?



## La structure du récit

Le récit compte 112 planches rythmées en 11 chapitres parcourant la vie d'Olivier Ka, de ses 7 ans à ses 35 ans. On remarque deux choses à propos de ce découpage :

- \* les périodes entre les chapitres sont de durée variable : les quatre premiers chapitres couvrent autant d'années successives (de 7 à 10 ans). Deux ans s'écoulent avant le cinquième chapitre (12 ans) et trois avant les sixième et septième chapitres (15 et 16 ans). Ensuite, ce sont trois années qui passent pour arriver au huitième chapitre (19 ans), puis carrément une décennie avant le neuvième (29 ans). Il s'écoule enfin cinq ans avant les dixième et onzième chapitres (34 et 35 ans). Le récit comporte donc régulièrement des ellipses, parfois très importantes.

- \* les chapitres ont une longueur elle aussi très variable : intitulés " J'ai tué Pierre parce que j'ai...ans ", la plupart d'entre eux comportent 4 planches, mais quelques-uns sont très courts (2 planches) et d'autres sont plus étendus (8 ou 10 planches) jusqu'à représenter, pour deux d'entre eux, près des deux tiers de l'ouvrage à eux seuls (38 et 32 planches). Ces deux parties relatent les deux moments cruciaux du récit : l'agression par Pierre lorsque Olivier est âgé de 12 ans et la confrontation avec lui vingt-trois ans plus tard, alors qu'Olivier a 35 ans.





On comprend donc directement que les différentes époques de la vie d'Olivier n'ont pas toutes la même "importance" aux yeux des auteurs. Ils ont en tout cas préféré aborder certaines périodes plutôt que d'autres et, parmi celles-ci, se concentrer particulièrement sur quelques-unes.

### La narration

C'est affirmé dès le titre de l'ouvrage et les intitulés des chapitres, le récit est raconté à la première personne. Le procédé est évidemment logique pour une autobiographie. Ce qui est moins classique en bande dessinée, c'est l'omniprésence des récitatifs et la quasi-absence des dialogues au travers des bulles.

Les récitatifs traduisent les pensées et ressentis d'Olivier, ou plutôt "des" Olivier (l'enfant, l'adolescent, l'adulte), tels que l'Olivier d'aujourd'hui les comprend et les retranscrit. Leur surabondance est telle qu'ils vont jusqu'à envahir les cases, comme si le trop-plein de souvenirs d'Olivier devait absolument se déverser, surgir pour que s'expriment enfin ses sentiments si longtemps refoulés.





Les dialogues sont quant à eux réduits au minimum. Utilisés avec parcimonie, ils apparaissent sous la forme de quelques répliques parfois isolées, le plus souvent entre Olivier et sa mère ou Pierre. Ces paroles sont placées dans la bouche des personnages s'il est crucial qu'elles soient prononcées directement par eux, comme par exemple la discussion d'Olivier avec sa mère sur la religion ou avec Pierre à la plage.

### Les échelles et les plans

A plusieurs reprises, Pierre est représenté comme un géant. Par exemple : Olivier et sa famille écoutent Pierre jouer de la guitare et sont perchés sur son épaule, ou Pierre accueille les enfants pour partir en camp de vacances et surplombe le car. Avec ce procédé, on visualise l'immense place que Pierre occupe dans la famille d'Olivier et à quel point ce dernier le vénère.



Les gros plans du visage de Pierre, de ses mains et de son corps sont également multipliés, comme s'il était tellement massif qu'on ne pouvait le voir que par fragments.

## Les couleurs

Ce n'est pas parce qu'une histoire est vraie qu'on doit la raconter de manière réaliste, comme un reportage ou un documentaire. C'est le travail même d'un auteur de bande dessinée que de traduire ce qu'il ressent en utilisant tous les moyens graphiques à sa disposition.



Par l'utilisation d'aplats de couleur, de couleurs vives (voire violentes) très "pop" pour les décors (paysages, ciels), les arrière-plans mais aussi les personnages, Alfred et Henri Meunier, qui a réalisé la mise en couleur de l'album, expriment des sentiments très forts que le lecteur perçoit immédiatement. Ce refus du réalisme ajoute une dimension poétique, presque fantastique, au récit.

## Différents styles et techniques

Si Alfred multiplie les styles et les techniques tout au long du livre, il ne le fait pas gratuitement, par pur plaisir. C'est pour lui un autre moyen d'exprimer une large palette d'émotions et de sensations, mais cette diversité n'apparaît jamais comme cacophonique, elle ne nuit pas à la lisibilité du récit.

Ainsi, alors que le style général est tout en courbes, à mi-chemin entre dessin réaliste et dessin humoristique, on retrouve à de multiples reprises des hachures qui transpercent littéralement les cases : ombres et noirceurs plus ou moins dramatiques, scènes cauchemardesques ou même les poils qui recouvrent le corps d'un Pierre quasi animal.



De la même façon, le trait élégant devient grossier et/ou les cases sont déstructurées dans les moments les plus sombres ou chaotiques de la vie d'Olivier, par exemple lorsque Pierre lui fait subir des attouchements ou lors de son délire éthylique.

Autres scènes, autres sens, autres styles et techniques... Un rêve virant au cauchemar, fait par Olivier alors qu'il a 35 ans, est retranscrit sous la forme de dessins enfantins en noir et blanc.



Plus loin, Olivier et Alfred se rendent en voiture au camp de vacances pour " capter des ambiances, des atmosphères, des couleurs ". Une partie de leur trajet prend la forme de trois planches et demie composées de captures d'écran tirées d'un film vidéo tourné



par Olivier : comme dans un reportage en direct, on est plongé dans l'instant présent, découvrant " en vrai " une route, des paysages, des bâtiments et le visage de nos deux compères qu'on connaissait jusqu'alors uniquement par le dessin (mais ce dernier " reprend la parole " dès qu'Olivier retrouve Pierre).

Peu après, à l'approche de la fin du récit, interviennent quelque onze planches constituées chacune de deux photos retouchées et colorées. (Fragments de) paysages ou gros plans, ces cases presque abstraites, agrémentées de nombreux récitatifs et de quelques bulles, rythment la discussion qu'ont Olivier et Pierre en marchant dans les bois. Avec leur contraste très expressif entre un noir profond et des couleurs vives, elles illustrent pudiquement cette conversation douloureuse et libératrice.



### 3. « Comment j'ai adapté Olivier » : des planches aux planches

De notre envoyé spécial en Outremer

Transporter une bande dessinée de la planche à dessin aux planches de la scène, en voilà une idée étrange... Sauf peut-être quand la BD en question, intitulée « Pourquoi j'ai tué Pierre » (due à la plume d'Olivier Ka et au pinceau d'Alfred), est une autobiographie racontant le parcours douloureux d'un homme qui a subi un abus sexuel dans son enfance. Alors que la Compagnie Séraphin est en plein travail, rencontre avec le metteur en scène Jean Vangee-bergen, qui évoque pour nous les enjeux soulevés par une telle adaptation.

**Qu'est-ce qui vous a poussé à adapter « Pourquoi j'ai tué Pierre » au théâtre ?**

*J'ai découvert « Pourquoi j'ai tué Pierre » à sa sortie, en 2007. Au-delà du sujet même du livre, ce qui m'a frappé à la première lecture de cette BD, c'est sa musique, son phrasé. C'est une écriture qu'on entend. Il y a pour moi comme une évidence : cela peut « sonner » au théâtre. Avec toutefois un piège : il ne faut pas que cette musique devienne trop ronronnante. Quand on lit un livre, on s'arrête, on revient en arrière, le lecteur ajoute au tempo de l'écriture sa propre dynamique, son propre rythme. Le spectacle, quant à lui, est un voyage dont le rythme est imposé au public. Nous devons donc veiller à ne pas endormir le spectateur, par exemple. Ce serait moche ! Donc oui à la petite musique, mais gaffe à son rythme !*



Jean Vangee-bergen

**Concrètement, de quelle manière avez-vous procédé pour cette adaptation ?**

*Pour ce qui est du texte, j'ai retranscrit l'écrit d'Olivier Ka sans le modifier, mais en en cherchant le rythme respiratoire, en y ajoutant des pauses, des silences, des répétitions. Ces éléments ne sont pas vraiment des ajouts, mais des choses induites par le découpage même de la BD. Quant au déroulement du récit, nous ne sommes pas vraiment en face d'un Dumas truffé de rebondissements (l'enjeu du texte n'est d'ailleurs pas là) ! Nous bousculerons donc un rien la chronologie du récit : j'ai choisi de commencer par une scène forte, celle où Olivier, déprimé, se met à écrire son histoire. C'est une grande claque au spectateur qui débarque dans tout ça. Un peu comme au cinéma, cette scène d'ouverture va servir de point d'accroche tout en résumant la suite des événements qui prendra ici la forme d'un grand flash-back.*

*Cela nous permettra également d'affirmer la charnière entre le « problème posé » et sa résolution.*

**Et du point de vue des personnages ?  
Quel angle avez-vous adopté ?**

*Le personnage d'Olivier sera incarné par trois comédiens, deux hommes et une femme de générations différentes, pour créer une dynamique et montrer que cette histoire peut arriver à tous, qu'on soit grand, petit, gros, vieux, jeune... Les autres personnages seront, eux, pris en charge par ces mêmes comédiens mais selon une distribution plus classique.*

*Ici, quand bien même nous sommes dans le registre biographique, il ne s'agit pas de réaliser un biopic, mais de proposer au spectateur une histoire, celle qui dit comment Olivier a « tué » son agresseur. Pour nous, Olivier devient un personnage que nous devons jouer. Il faut transposer, être respectueux de ce qu'il a vécu, de ses bains de trempage, mais nous serons davantage dans l'ordre de la sensation et de la mécanique que de la vérité historique.*

**On ne peut  
pas jouer,  
vivre un  
personnage  
qu'on juge.**



Fabian Nicolai, Jean Dufour et Carole Cuelenaere seront les trois incarnations d'Olivier sur scène.

**Vous parlez de « bains de trempage » à propos d'Olivier. Qu'entendez-vous par là ?**

*A mon sens, même si ce n'est pas une expression très scientifique, Olivier a connu deux bains de trempage majeurs, par ses grands-parents et par ses parents. C'est cette friction, cette éducation qui n'est pas seulement celle de ses parents qui le définit. Le plus important pour moi est de comprendre sa mécanique émotionnelle : quelle musique aimait-il jeune ? quelles anecdotes a-t-il vécues ? Bref, toute une*

« popote interne » destinée à nourrir les comédiens. On trouve une série d'indices dans d'autres œuvres d'Olivier Ka. Les autres seront à inventer par déduction ou parti pris. Et il faut faire ça pour chacun des personnages : il faut comprendre Pierre (ce qui ne signifie pas l'excuser), le plaisir qu'il a à être solaire, sa faiblesse sexuelle. Comprendre aussi la mère d'Olivier et ses réponses évasives, son père qui fait la java. Mais sans porter de jugement sur les personnages, car on ne peut pas jouer, vivre un personnage qu'on juge. Et non seulement les comprendre, mais avoir de l'empathie pour eux, les aimer pour les interpréter, les trouver vivables, trouver l'endroit par lequel on peut entrer dedans.

**Comment vous y êtes-vous pris pour traduire sur scène le langage visuel d'une BD ?**

Pour créer la scénographie, on a besoin d'images. On est donc confronté à l'esthétique d'Alfred, le dessinateur. Pour respecter son travail, il faut s'en détacher. « Faire de l'Alfred » aurait été voué à l'échec. Passer de la 2D à la 3D est déjà une forme d'éloignement obligatoire. Le théâtre est un art de la convention : si on dit « on est dans la forêt », pas besoin de décor, on y est ! Pas besoin de réalisme, le spectateur interprète, est actif. Lui aussi travaille des neurones et projette son imaginaire sur le plateau, vers la lumière.

En matière de scénographie, je m'efforce toujours de trouver le plus petit commun dénominateur. Je n'aime pas les décors qui se perdent dans une « déco » qui ne

se justifie pas vraiment, juste pour faire joli. Mon idée est de mettre en place des lignes de force qui font sens et qui permettent de jouer. Le décor est aussi un partenaire de jeu qui a des choses à dire. Même si le plateau est vide ! Le vide peut vouloir dire quelque chose.

Ici, l'histoire se déroule à différentes époques, mais il n'y a pas autant de décors : l'espace est synthétique et évolutif, c'est une « machine à jouer ». Comme je l'ai dit, le décor est un personnage qui complète la distribution de la pièce, qui offre ce que ni la lumière, ni le son, ni les comédiens ne peuvent ou ne doivent amener. Il faut multiplier les couches de lecture sans être redondant, sans créer de pléonasmes.

**Pour faire passer un message, il ne faut pas forcément dire, mais jouer !**



**La bande dessinée et le théâtre utilisent des outils, des langages différents. Cela a-t-il constitué une difficulté ?**

*On ne doit pas plier la BD au spectacle, on doit la comprendre. Le respect de l'oeuvre originale se trouve dans le fait de la réinterpréter avec les outils à notre disposition, on ne peut pas effectuer de copier-coller. Choisir trois comédiens pour incarner Olivier, c'est une façon de prendre son envol, de la distance. Autre exemple : les couleurs utilisées dans la BD peuvent servir d'inspiration pour les costumes et les accessoires mais, quand cela dessert le propos, on laisse tomber. Toujours à propos des couleurs, on est dans le domaine de la transparence au niveau des lumières, alors qu'Alfred travaille l'opacité des aplats. Il nous faut donc traduire son message autrement. Par contre, nous nous inspirons des nombreuses ombres dramatiques présentes dans le livre ou, dans un autre registre, de la couleur rose un peu kitsch en la maniant avec humour.*

*Traduire sur le plateau les différentes techniques graphiques d'Alfred fait partie intégrante de la dramaturgie – en quelques mots, l'art de composer les pièces de théâtre. Je n'ai jamais été d'accord avec cette affirmation selon laquelle le théâtre, c'est d'abord un texte. Pour moi, c'est une expérience à vivre, c'est de l'émotionnel, du sensoriel. Dans notre culture, le mot est érigé en divinité... Pour faire passer un message, il ne faut pas forcément dire, mais jouer !*

*Je vois le théâtre comme le réceptacle, l'entonnoir de toutes les disciplines artistiques (peinture, sculpture, cinéma, architecture, musique...) : tout doit participer à la compréhension de l'oeuvre, ce sont autant de matières permettant*

*de happer le spectateur. J'aime particulièrement utiliser les référents de la mémoire collective qui vont créer des étincelles chez chacun. Par exemple, avec le compositeur de la musique du spectacle, nous pensons évoquer les époques en glissant, à l'intérieur des compositions des clins d'œil à certains tubes des hit parades liés aux périodes successives qui concernent l'action. Et il en va de même pour les autres aspects de la mise en scène.*

*Evidemment, ce travail référentiel doit être fait subtilement, par touches, sans asséner des évidences ou des vérités. Avec un tel sujet, ce serait très dangereux. Ceci dit, tous ces vœux pieux d'adaptateur doivent toujours être confrontés à la seule véritable épreuve : celle du plateau. C'est là que l'on voit vraiment si les idées théoriques fonctionnent.*

**Bon travail à vous et votre équipe !**

*Ca va aller, ça va aller, ça va aller... ! (rires)*



*Le théâtre, un art subtil à l'équilibre fragile !*

## 4. Se raconter

L'étymologie du mot l'exprime : une autobiographie, c'est le fait d'écrire sur sa propre vie. Et les rayons des librairies en débordent : les éditeurs ont compris que le public raffole des histoires vraies et des révélations sur la vie privée des célébrités, artistes, hommes politiques, sportifs... (qui sont parfois " aidés " dans la rédaction de leur ouvrage...).

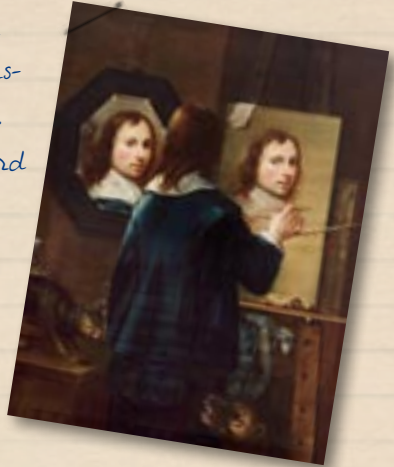
Pour expliquer les caractéristiques d'une œuvre relevant du genre autobiographique, on pourrait choisir la définition élaborée par le spécialiste français Philippe Lejeune : il s'agit d'un " récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité ".

Cette définition propose des critères très précis (mais pas absolus : par exemple, une autobiographie peut très bien être écrite à la troisième personne (plus rarement à la deuxième) ou prendre la forme d'un poème en vers), qui permettent de distinguer l'autobiographie d'autres genres qui en sont voisins et qui eux aussi se penchent sur l'intime. Passons-en quelques-uns en revue.

### L'autobiographie

Dans une autobiographie, " je " est roi ! L'auteur conclut plus ou moins explicitement un pacte avec le lecteur : il prend l'engagement que lui, le narrateur et le personnage principal ne font qu'un et qu'il raconte la vérité. Ce récit généralement à la première personne est rétrospectif, rédigé un certain temps (plus ou moins long) après les événements sur lesquels l'auteur se

retourne. Mais pourquoi écrire le récit de sa vie ? Un tel projet répond à une ou plusieurs intentions : se confesser, se justifier, rétablir une vérité, revivre le passé (en posant un regard nostalgique ou critique), mieux se connaître, lutter contre le temps et la mort...



Avec l'autobiographie, se posent donc de multiples questions liées à la vérité et au mensonge. Les événements que l'auteur choisit de raconter ou, au contraire, de taire : ceux dont il se souvient, qu'il a plus ou moins oubliés ou qu'il reconstruit, volontairement ou non ; l'ordre (chronologique ou thématique) selon lequel il raconte son histoire : ce sont quelques-uns des éléments révélateurs non pas de la "vérité", mais de la vérité de l'auteur s'exprimant au travers de ses choix artistiques.



Exemples célèbres : " Les Confessions " de Jean-Jacques Rousseau (une des œuvres fondatrices du genre), " L'Âge d'homme " de Michel Leiris, " Les Mots " de Jean-Paul Sartre, " La Gloire de mon père " de Marcel Pagnol, " Sido " de Colette

## Le journal intime

Ici aussi, auteur, narrateur et personnage principal ne font qu'un. Cependant, à la différence d'une autobiographie, un journal intime s'écrit au jour le jour, même si ce n'est pas forcément de manière quotidienne. Le diariste y fait part de ses pensées et sentiments, qui sont bien sûr liés à ce qu'il vit, des événements les plus banals aux épreuves les plus difficiles, mais peuvent aussi se rapporter à l'actualité.



En principe, l'unique lecteur du journal n'est autre que l'auteur lui-même, qui s'épanche donc en toute liberté. On peut toutefois supposer que, de nos jours, les écrivains sont parfaitement conscients que la moindre ligne de leur main est susceptible d'être publiée un jour ou l'autre.

Exemple célèbre : le journal d'Anne Frank

## Les mémoires

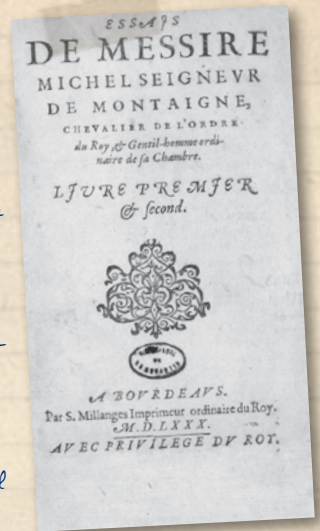
Si, dans des mémoires, l'auteur et le narrateur sont une seule et même personne, cette dernière n'en est pas forcément le personnage principal. L'auteur a en effet pour propos de livrer un témoignage sur des événements auxquels il a assisté ou participé. Sa démarche se situe donc dans une perspective davantage historique que personnelle.

Exemple célèbre : les "Mémoires" de Charles de Gaulle

## L'essai

L'essai est un ensemble de réflexions plus ou moins construites sur un ou plusieurs thèmes d'ordre politique, philosophique, historique, artistique, scientifique... Sans avoir la prétention d'épuiser le sujet, l'essayiste prend la plume pour faire part de sa vision du monde, parfois polémique ou engagée, participant ainsi au débat public.

Exemple célèbre : les " Essais " de Michel de Montaigne



## Le roman autobiographique

Affirmant le caractère fictionnel de son œuvre, l'auteur n'est pas le personnage principal du récit (qui en est le narrateur ou non). Le lecteur averti peut cependant déceler dans les personnages ou l'histoire des traces de la personnalité ou de la vie de l'auteur.

Exemple célèbre : " A la recherche du temps perdu " de Marcel Proust

## L'autofiction

L'étiquette " autofiction " est apparue assez récemment pour désigner les œuvres mêlant intimement réalité autobiographique et fiction. Leur héros est explicitement l'auteur, mais le récit est largement voire totalement romancé.

Exemple célèbre : " Fils " de Serge Doubrovsky (qui, en 1977, a forgé le terme " autofiction " pour définir son roman)

## La biographie

Dans son récit de la vie d'une autre personne bien réelle, le biographe tente de reconstituer le parcours d'un individu, un peu comme dans une enquête. Son approche est élogieuse (si elle l'est trop, on parle d'hagiographie, en référence aux récits de la vie des saints) ou, au contraire, critique.

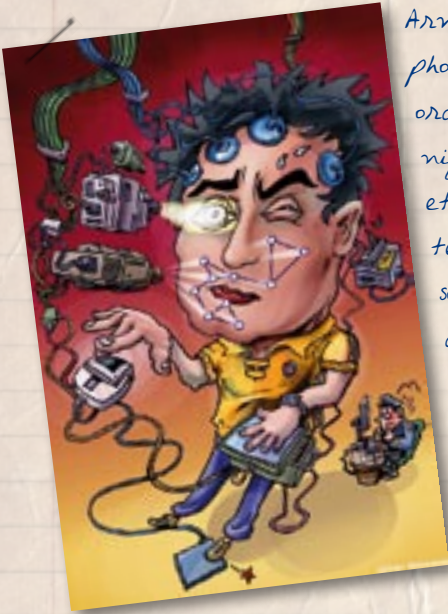
Exemples célèbres : " Hergé " et " Simenon " de Pierre Assouline

Bien sûr, un tel classement a ses limites : une œuvre ne remplit pas forcément tous les critères liés à un genre ou peut appartenir à plusieurs genres à la fois. Les frontières entre ces derniers sont perméables, les auteurs brouillent les pistes, détournent les codes et multiplient les œuvres ambiguës. Sans compter les jeux tels que les pseudo-autobiographies et les pseudo-journaux intimes qui relèvent de la fiction. Et sans oublier évidemment que toute œuvre fictionnelle contient une part de " vérité " autobiographique : rappelons-nous le célèbre mot de Gustave Flaubert " Madame Bovary, c'est moi ! ".

## Se raconter sous toutes les formes

Si tout le monde n'est pas un artiste, aujourd'hui, grâce notamment aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, chacun peut s'exprimer avec une communauté et pour un public constitués non seulement de la famille, d'amis et de simples

connaissances, mais aussi de parfaits inconnus : potentiellement, une audience mondiale !



Armés de téléphones portables, appareils photo, webcams, micros, claviers, écrans, ordinateurs et autres engins électroniques, qu'est-ce qui nous pousse, jeunes et moins jeunes, à nous exposer à la télévision ou sur Internet ? Combien sommes-nous à ne plus être capables de nous passer des émissions, podcasts, blogs, messageries instantanées, forums et réseaux sociaux, à être complètement "accros" à MySpace, Twitter, Facebook ou Windows Live Messenger ? Et combien d'heures certains d'entre nous passent-ils à explorer

les univers virtuels des MMORPG (jeux de rôle en ligne massivement multijoueurs) ? Au fond, à quels besoins tous nos commentaires, discussions, témoignages, textes, photos et vidéos répondent-ils ?

Le psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron, spécialiste de nos rapports avec les images, les médias et les nouvelles technologies, appelle "extimité" "le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique. Cette tendance [...] consiste dans le désir de communiquer à propos de son monde intérieur". Mais, précise-t-il aussitôt, cette extériorisation permet, grâce aux réactions des proches, une intériorisation sur un autre mode et donc la création d'une intimité plus riche.

Que veut-il dire par là ? L'intimité, c'est ce qu'on ne partage pas ou très peu, et alors seulement avec ceux qui nous sont les plus proches : c'est, comme on dit, le "jardin secret" qui nous est indispensable. L'extimité, ce désir de partager ce qui nous est intime, n'est pas de l'exhibitionnisme. Car, nous détaille Serge Tisseron, cette dynamique implique deux phases : nous devons d'abord identifier les autres à nous-mêmes pour leur confier ce qui nous est le plus personnel, puis il nous faut nous identifier aux autres pour accepter leur façon de voir face à notre attitude. Inscrit au plus profond de nous, ce processus est aussi vieux que l'humanité. La nouveauté, c'est le fait qu'on le revendique et qu'il prend des formes multiples et inédites avec l'usage des nouvelles technologies.

Nous baignons désormais dans une profusion d'images (photographies et films) nous représentant. Selon Serge Tisseron, une des conséquences de cette évolution est que "l'apparence correspond de plus en plus à une mise en scène et de moins en moins à un "reflet de l'identité". Cela explique sûrement pourquoi certains d'entre nous n'hésitent pas à diffuser des photos très intimes : pour eux, ce sont juste des images, ce ne sont pas vraiment eux-mêmes que l'on découvre (en tout cas, c'est une partie d'eux qu'ils ont choisi de montrer, et en décidant de quelle manière se représenter) puisque leur identité ne se résume pas à leur image. Cette dernière n'est plus que l'équivalent d'un avatar, cet alter ego qu'on se choisit pour s'incarner graphiquement sur le web et dans les jeux vidéo.



La diffusion de nos informations personnelles peut cependant avoir des effets indésirables. Bon nombre de recruteurs consultent en



effet les réseaux sociaux et utilisent les moteurs de recherche pour connaître le profil professionnel des candidats à un emploi, mais aussi pour en savoir plus sur leur vie privée. Nos propos, nos photos, nos passions, notre situation personnelle, notre orientation sexuelle, nos opinions politiques : tout ce que nous diffusons (ou que les autres diffusent sur nous) peut être épluché, scruté, enregistré, analysé et risque de causer le rejet de notre CV. Et on ne compte plus les travailleurs renvoyés par leur patron suite à la mise en ligne de déclarations malheureuses ou de photos compromettantes. Tout n'est heureusement pas négatif. Grâce aux réseaux sociaux, les liens entre collègues peuvent se renforcer et notre personnalité, notre parcours et nos centres d'intérêt sont susceptibles d'attirer l'attention sur nos activités ou de séduire un employeur. En conclusion, il ne faut pas se dévoiler à la légère !

### Se raconter en bande dessinée

En bande dessinée, l'autobiographie est un genre qui a émergé assez tardivement. Vues surtout dans les comics underground anglo-saxons durant les années 70, les BD autobiographiques se développent en francophonie la décennie suivante, pour connaître le succès dans les années 90. Les auteurs d'une nouvelle bande dessinée " alternative " s'affirment alors comme des artistes réalisant des " romans graphiques " et pas simplement comme des faiseurs de divertissement.

Des auteurs majeurs tels que Lewis Trondheim et Joann Sfar publient leurs carnets. Plusieurs œuvres autobiographiques qui deviendront des classiques sont éditées, suivies quelques années plus tard par le phénomène des blogs BD sur Internet.



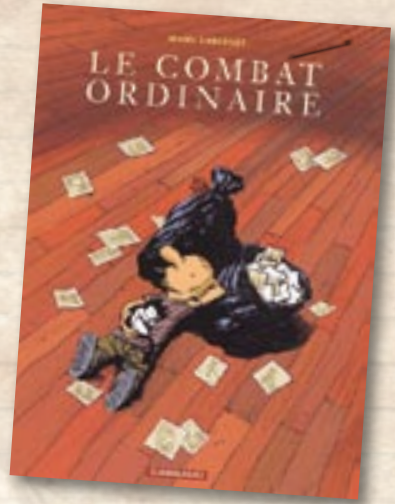
David B. dans la série " L'Ascension du Haut Mal " parue de 1996 à 2003, raconte le combat de sa famille contre l'épilepsie dont souffre son frère. De 2000 à 2003, avec sa série " Persepolis ", Marjane Satrapi revient sur son parcours de l'Iran à l'Europe dans les années 70 et 80. Entre 2000 et 2008, Guy Delisle confie les expériences qu'il a vécues en Asie comme professionnel du cinéma d'animation dans " Shenzhen " et " Pyongyang " et comme expatrié dans " Chroniques birmanes ". Emmanuel Guibert s'intéresse aussi de près aux " histoires vécues " : dans " La Guerre d'Alan " (de 2000 à 2008), il recueille les souvenirs du vétéran américain Alan Ingram Cope ; pour " Le Photographe " (de 2003 à 2006), écrit avec le photographe Didier Lefèvre, il se base sur le reportage effectué par ce dernier en 1986 sur le travail d'une équipe de Médecins sans frontières en Afghanistan, alors occupé par l'URSS.



Histoire, politique, famille, sexualité, journalisme... : la bande dessinée autobiographique investit tous les territoires et des éditeurs (Ego comme X, L'employé du Moi) se spécialisent même dans le genre. Fabrice Neaud se livre littéralement corps et âme dans son immense " Journal " (jusqu'ici, quelque 800 pages publiées de 1996 à 2002), où il dévoile sans fard les aspects les plus intimes de sa vie entre 1992 et 1996. Les frères Bruno et Sylvain Ricard, à travers " Clichés. Beyrouth 1990 " dessiné par Christophe Gaultier, reviennent en 2004 sur leur voyage



au cœur d'un Liban en guerre. La jeune Aurélia Aurita entame en 2006 le récit de sa relation avec le dessinateur Frédéric Boilet dans son hautement érotique "Fraise et chocolat", qui provoque un tourbillon médiatique qu'elle évoquera dans "Buzz-moi" trois ans plus tard. Évoquons le cas intéressant de Manu Larcenet. Il dessine la série humoristique "Le Retour à la terre", inspirée de sa vie de nouveau rural, mettant en scène un certain Larssinet... et scénarisée par son comparse Jean-Yves Ferri ! Quant au "Combat ordinaire" qu'il réalise en solo de 2003 à 2008, il s'agit d'une série largement autobiographique, mais dont le personnage principal est un photographe nommé Marco.



De l'autre côté de l'Atlantique, pointons parmi bien d'autres Art Spiegelman, dont "Maus" (publié de 1981 à 1991) évoque les persécutions subies pendant les années 30 et 40 par les juifs polonais (représentés par des souris, tandis que les Allemands le sont par des chats). Le récit alterne les souvenirs du père de Spiegelman et leurs difficiles relations père-fils. Citons aussi, dans un tout autre registre, le travail politiquement engagé de Joe Sacco, basé sur ses voyages dans des régions en conflit comme la

Palestine et la Bosnie où il s'est plongé tel un journaliste.

La nature même du média bande dessinée a un impact sur le genre de l'autobiographie et ses caractéristiques. Contrairement au roman, dans lequel l'écriture de l'écrivain est remplacée par des caractères typographiques, le récit d'une BD est constitué des traits dessinés par la main de l'artiste. Et, bien plus souvent qu'en littérature, l'auteur de bande dessinée peut être bicéphale (un dessinateur associé à un scénariste), ce qui rend plus ambigu encore le statut de l'autobiographe.



" Pourquoi j'ai tué Pierre " ajoute une dimension supplémentaire à cette complexité par une fascinante mise en abyme, puisqu'y sont contées à la fois une partie de la vie d'Olivier Ka et, à l'intérieur de celle-ci, la genèse et la réalisation du projet de BD lui-même. La bande dessinée autobiographique n'a donc pas fini de nous surprendre !

## 5. Toute une Histoire !

Un des sujets abordés par " Pourquoi j'ai tué Pierre " est l'opposition entre les valeurs des grands-parents d'Olivier et celles de ses parents. Tirailé entre conservatisme et progressisme, Olivier est comme égaré dans ce conflit culturel et générationnel. La trajectoire de cette famille sur trois générations illustre bien les modifications économiques, politiques et culturelles qu'a connues notre société depuis la Seconde Guerre mondiale.

Si Mai 68 n'est jamais évoqué par Olivier Ka, on peut choisir cet ensemble d'événements comme axe de lecture des profondes transformations qui ont non seulement affecté la France et la Belgique, mais aussi le monde entier.

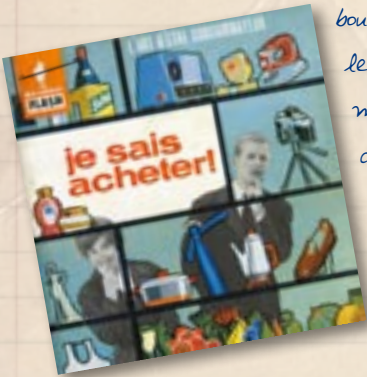
### Après la guerre

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, presque toute l'Europe est à reconstruire. Les Etats-Unis financent le plan Marshall, un vaste projet d'aide à la reconstruction et à la modernisation des infrastructures (usines, bâtiments, routes...) des pays de l'Europe de l'Ouest. Leur motivation est humanitaire, mais pas seulement : en remettant sur pied l'économie européenne, il s'agit aussi de procurer de nouveaux débouchés aux produits " made in USA " (les entreprises américaines tournent en effet à plein régime depuis la guerre) et d'empêcher le parti communiste d'accéder au pouvoir (ce sera



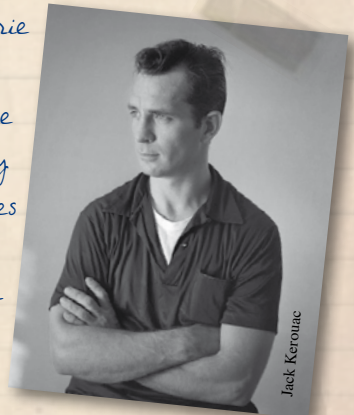
une crainte majeure des États-Unis pendant les dizaines d'années que durera la guerre froide avec l'Union soviétique).

En quelques années de profondes transformations, on assiste dans les pays occidentaux à la naissance de la " société de consommation " : les biens sont produits en masse, les revenus des familles augmentent, l'abondance matérielle et le plein emploi règnent. Autre bouleversement lié à la fin de la guerre, le taux de natalité augmente très fortement : c'est le baby boom. Cette explosion démographique a des conséquences très concrètes, comme la nécessité de bâtir rapidement de nombreux logements ou encore l'arrivée massive des jeunes dans les écoles et sur le marché du travail.



### Paix et amour

Mais tout le monde ne partage pas l'euphorie de cet " âge d'or ". Dans les années 50, la " beat generation ", un mouvement artistique américain, remet en cause l'" American way of life ", ce mode de vie des classes moyennes rythmé par le " métro, boulot, dodo " dans lequel elle ne trouve pas sa place, ne se reconnaît pas. Ainsi, le personnage principal du plus célèbre roman (quasiment autobiographique) de Jack Kerouac, " Sur la route ", erre à travers les villes et les grands espaces américains, fait des rencontres amicales et amoureuses et consomme quantités d'alcools et de drogues sur les rythmes endiablés du jazz bebop.





Dans les années 60, une partie des jeunes "baby boomers" s'identifient à ces précurseurs qu'on appelle les beatniks. Le mouvement hippie va naître. Vivant en communauté, refusant toute forme d'autorité, prônant le pacifisme et le retour à la nature, pratiquant la liberté sexuelle, s'ouvrant aux spiritualités

orientales, écoutant de la musique psychédélique et consommant des substances psychotropes pour ouvrir les "portes de la perception", les hippies rejettent le mode de vie conformiste de leurs parents. "peace and love", "make love, not war", "flower power" sont quelques-unes des expressions de l'époque restées célèbres. L'été 1967, surnommé "summer of love", en constitue probablement le moment culminant, plus particulièrement à San Francisco.

### En avant la musique !

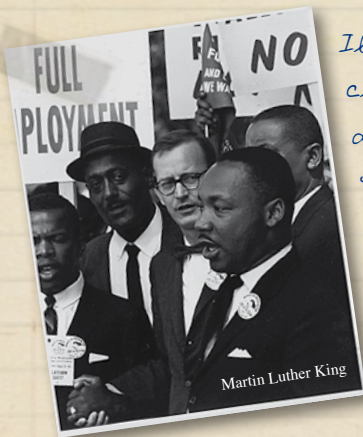
Bien sûr, tous les jeunes ne sont pas des hippies ! Pourtant, ils vont être de plus en plus à revendiquer des droits, s'opposer à leurs aînés, vouloir que les choses changent. La jeunesse devient presque une catégorie de la population à part entière, avec sa propre culture, ses propres codes (être "cool" est primordial !). Avec la société de consommation s'est en effet développée une culture de masse diffusée par les médias (radio, disques, journaux, magazines, cinéma...). Une culture populaire faite de musique rock, pop et jazz, films de genre, séries télévisées, bandes dessinées et romans policiers, fantastiques et de science-fiction, dans laquelle les jeunes vont singulièrement se reconnaître.

Apparus aux USA à la fin des années 50, les sons électriques et les rythmes excités du rock'n'roll, né du blues et créé par des musiciens noirs, vont rapidement traverser l'océan



Atlantique et bousculer la bonne société. Elvis Presley, The Beatles, The Rolling Stones - pour ne citer qu'eux - sont de véritables idoles à l'échelle planétaire. Dans les années 60, le rock se fait psychédélique, mais aussi contestataire. S'appuyant sur l'héritage des chanteurs folk des années 30, Bob Dylan, Joan Baez et d'autres sont les porte-parole de toute une génération avec leurs " protest songs " abordant les thèmes politiques et sociaux les plus brûlants.

### Le vent de la contestation



Ils sont de plus en plus nombreux à réclamer des changements : aux Etats-Unis, des militants protestent depuis les années 40 contre la ségrégation (dans les écoles, les restaurants, les transports publics...) et les violences racistes dont les Noirs sont victimes, surtout dans les Etats du Sud. Des sit-in (inspirés par Gandhi) et d'autres actions non-violentes, parfois

durement réprimés, sont organisés dans tout le pays. Le 8 août 1963, plus de 200 000 personnes venues manifester à Washington écoutent un des leaders du mouvement pour les droits civiques, le pasteur Martin Luther King, prononcer un discours aux paroles historiques : " I have a dream ". Celui-ci reçoit le prix Nobel de la paix en octobre 1964 et sera assassiné le 4 avril 1968. En juillet



1964, la discrimination est déclarée illégale et, en août 1965, les restrictions au droit de vote sont supprimées. Cela n'empêche pas les militants de se diviser, certains se radicalisant et prônant un nationalisme noir et l'autodéfense armée (comme les Black Panthers qui s'inspirent de Malcolm X) face aux émeutes meurtrières dans les ghettos noirs à travers le pays.

Un autre sujet douloureux va diviser les opinions : la guerre du Viêt Nam. Car si la guerre indirecte que se livrent les États-Unis et l'Union soviétique est qualifiée de "froide", elle implique des conflits ouverts qui, eux, sont bel et bien "chauds". Le Viêt Nam est divisé en deux depuis la défaite de la France lors de la guerre d'Indochine en 1954 :



au Nord, une république démocratique, État communiste allié à l'URSS et à la Chine ; au Sud, une république sous l'influence des États-Unis pour aider le Sud face aux guérillas Viêt Cong soutenues par le Nord, les USA vont y envoyer de plus en plus de militaires, notamment à partir de 1961 par décision du nouveau président John F. Kennedy, qui sera assassiné en novembre 1963 avant de mettre à exécution son plan

de retrait des troupes. Son successeur augmente le contingent (qui comptera jusqu'à plus de 500 000 hommes) et, à partir de 1964-1965, l'armée américaine combat sur terre et effectue des bombardements aériens employant les substances dévastatrices que sont le napalm et l'agent orange. Un accord de paix est finalement signé en 1973 : les troupes américaines se retirent, mais le conflit

se poursuit jusqu'en avril 1975 et la victoire des communistes, qui réunifieront le pays par la création de la République socialiste du Viêt Nam. Des centaines de milliers de Vietnamiens, qu'on appellera les " boat people ", fuiront ce régime. La guerre aura coûté la vie à plusieurs millions de combattants et de civils.



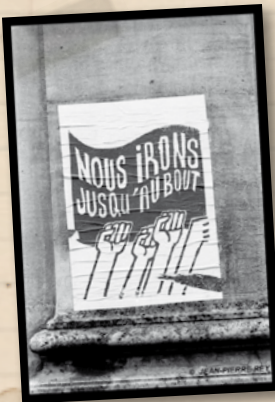
Cette guerre a soulevé une immense opposition à travers le monde. Il faut dire que c'est probablement la première à être médiatisée à ce point. Le gouvernement américain ne parvenant pas à contrôler la multitude de photos et reportages

des envoyés spéciaux, on découvre presque en direct dans les journaux et à la télévision les atrocités et massacres qui sont commis. Cela contribue fortement à mobiliser les étudiants, les pacifistes, les syndicalistes, les anticapitalistes, les anticolonialistes, les tiers-mondistes, les anti-impérialistes et même certains vétérans de retour du Viêt Nam.

Les Américains sont les premiers à manifester, peut-être parce que beaucoup de jeunes hommes en âge d'effectuer leur service militaire craignent, voire refusent, d'être envoyés au combat. Les premières protestations contre la guerre commencent en 1963-1964, prennent de l'ampleur et culminent de 1969 à 1971 avec des marches, à Washington notamment, qui réunissent jusqu'à un demi-million de participants. En France, en Belgique, en Allemagne de l'Ouest, au Royaume-Uni, au Japon comme dans d'autres pays du monde, des comités se créent à partir de 1966-1967 et vont jouer un rôle majeur dans la prise de conscience politique d'une partie de la jeunesse.

## 68, année polémique

En France, les protestations contre la guerre d'Algérie (de 1954 à 1962), au terme de laquelle cette dernière accède à l'indépendance, participent à l'émergence du mouvement étudiant. Celui-ci, à l'image entre autres des étudiants de l'université de Berkeley (en Californie) qui sont à la pointe des combats sociaux et politiques, réclame plus de droits par rapport à l'institution scolaire : démocratisation de l'enseignement supérieur où les enfants d'ouvriers sont sous-représentés, participation des étudiants aux organes de décision des universités, liberté d'expression politique, plus grande liberté sexuelle par la suppression de l'interdiction pour les garçons de se rendre dans les résidences des filles.



Les griefs s'accumulent donc contre une école et une société jugées autoritaires et conservatrices. Le 22 mars, plusieurs centaines d'étudiants de gauche occupent l'université de Nanterre (en banlieue parisienne) pour protester contre l'arrestation d'un de leurs condisciples accusé d'avoir saccagé la vitrine d'une agence bancaire en soutien aux Nord-Vietnamiens. Le 1er mai, les organisations ouvrières défilent à Paris. Le lendemain, l'université de Nanterre est fermée et, le 3, quelque 500 étudiants sont évacués de manière musclée par la police lors d'un meeting dans la cour de la Sorbonne, un

bâtiment universitaire situé dans le Quartier latin qui va devenir le quartier général des étudiants parisiens. Ces événements vont déclencher des manifestations violentes les jours (et les nuits) suivants, à Paris mais aussi dans d'autres grandes villes françaises :



des dizaines de milliers d'étudiants, lycéens et professeurs défilent dans la rue, jettent des pavés contre les forces de l'ordre et montent des barricades. Chaque jour, les arrestations et les blessés se comptent par centaines.

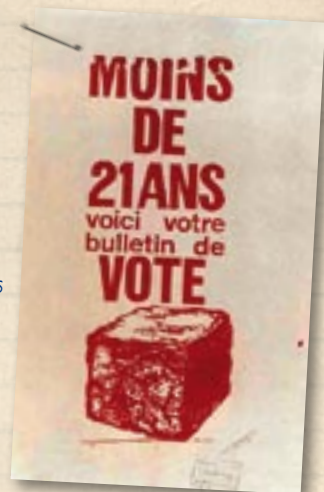
À Paris, le 13 mai, près d'un million de manifestants répondent à un appel à la grève générale lancé par les syndicats. À la grande surprise de ces derniers, le mouvement s'étend progressivement au monde du travail. On assiste à la première grève générale sauvage de l'histoire : grèves et occupations d'usines se multipliant, ce sont jusqu'à pas moins de neuf millions de travailleurs (grévistes ou empêchés de travailler), soit plus d'un sur deux, qui se croiseront les bras. La France



est paralysée. Les revendications des grévistes ne sont pas traditionnelles car, au-delà des demandes d'amélioration des salaires et des conditions de travail, c'est l'organisation de la vie dans l'entreprise qui est remise en cause : on exige plus de démocratie, d'autonomie, de responsabilité et de participation à la gestion.

Occupés, les théâtres et les universités se transforment en hauts lieux de débats, discussions et prises de parole où s'expriment en toute liberté étudiants, lycéens, professeurs, travailleurs, patrons, syndicalistes, ménagères, artistes et hommes politiques. C'est d'ailleurs tout le pays qui est pris d'une frénésie de dialogue, toutes orientations politiques et générations confondues ! Cette envie de s'exprimer se traduit aussi par des journaux vendus dans la rue, des tracts ou encore des graffitis et affiches (imprimées par sérigraphie à l'École des Beaux-Arts) ornant par milliers la voie publique et les bâtiments occupés. " Il est interdit d'interdire ",

" jouir sans entrave ", " sous les pavés, la plage ", " l'imagination prend le pouvoir ", " soyez réalistes, demandez l'impossible " sont autant de slogans qui résonnent toujours dans nos mémoires.



Le 24 mai, le général de Gaulle, Président de la République, annonce qu'un référendum sera organisé en juin. Il précise qu'il quittera le pouvoir si le vote est négatif. Les affrontements avec une police déchaînée, dans

la capitale mais aussi dans quelques grandes villes, sont d'une telle violence que Georges Pompidou, le Premier Ministre, évoque une " tentative évidente de déclencher une guerre civile ". Le lendemain, gouvernement, patronat et syndicats se rencontrent pour entamer les plus grandes négociations sociales depuis 1936. Le 27, les accords dits de Grenelle prévoient une augmentation du

salaires minimum de près de 35%, de 10% pour les autres salaires, la semaine de 40 heures et la création à terme de sections syndicales dans les entreprises. Des résultats conspués par les grévistes qui continuent leur mouvement.



Le 29 mai, le général de Gaulle part secrètement à Baden-Baden en Allemagne pour prendre une décision. De retour, il annonce son maintien au pouvoir, la dissolution de l'Assemblée nationale et la tenue d'élections législatives anticipées les 23 et 30 juin. Au même moment, huit cent mille à un million de personnes défilent sur les Champs-Élysées pour soutenir le général qui se voit conforté. Le travail reprend peu à peu début juin, non sans mal et d'ultimes occupations d'usines et affrontements avec les forces de l'ordre. La poste, les télécommunications, les transports publics et les chemins de fer reprennent le travail le 5 juin. La police évacue la Sorbonne le 16 juin, après l'avoir fait le 3 pour l'ORTF, le service public de radio et de télévision. En grève du 18 mai au 23 juin, des dizaines de journalistes qui s'étaient opposés à la censure imposée par le gouvernement seront licenciés ou mutés. Interdit de séjour et menacé d'arrestation, Daniel Cohn-Bendit (dit Dany le Rouge), l'un des leaders du mouvement étudiant, est obligé de gagner l'Allemagne dont il avait pris la nationalité. Aux élections, les gaullistes remportent la majorité absolue. Cinq personnes auront perdu la vie pendant les événements de mai-juin 68.



## Et ailleurs ?

En Belgique, par solidarité avec les événements français, l'Université libre de Bruxelles est occupée à partir du 13 mai 1968, jusqu'à une descente de police le 10 juillet. Entretiens, des assemblées libres

ouvertes à la population y débattent de problèmes de société. Le 28 mai, le conseil d'administration de l'université annonce qu'il sera réformé. La contestation s'élargit aux écoles supérieures artistiques, au Théâtre national, au Palais des Beaux-Arts et à la RTB. Elle touche également Anvers, Gand, Liège et Mons. A Liège, l'Académie des Beaux-Arts est occupée à partir du 3 juin. Du côté de l'université, si la contestation commence en mai, c'est surtout à partir d'octobre qu'elle émerge, pour se prolonger jusqu'en 1969 avec des manifestations et assemblées libres contre l'autorité. Les événements belges ont donc touché avant tout les secteurs de l'enseignement et de la culture, avec pour principale conséquence une rénovation des structures de ces institutions et une participation des étudiants et/ou travailleurs à leur gestion.



De façon générale, les mouvements étudiants qui agitent les pays d'Europe, d'Amérique et d'Asie dans la seconde moitié des années 60 ne connaissent qu'une diffusion partielle dans le monde ouvrier et, même si la situation peut être tendue et la violence éclater, ils ne prennent pas l'ampleur de la grève générale sauvage française. Importantes, les contestations le sont aussi en Italie. Les actions estudiantines commencent dès 1966 et s'étendent en 1968. A la même période, les ouvriers mènent de nombreuses grèves, qui vont

exploser à l'automne 1969. A cette occasion, se créent des organismes inédits associant étudiants, intellectuels et ouvriers. En Europe de l'Est, les protestataires remettent en cause le système soviétique. Par exemple, en Tchécoslovaquie, les étudiants ont joué un grand rôle dans le soutien aux réformes initiées à partir de janvier 1968 par le dirigeant Alexander Dubcek pour un "socialisme à visage humain". Quelques mois plus tard, en août, les troupes et les chars du Pacte de Varsovie envahissent le pays : c'est la fin du "Printemps de Prague". Dans d'autres pays, comme l'Espagne et le Mexique, les mouvements s'opposent à un régime totalitaire ou autoritaire.

### Bien plus que l'amour en héritage

Il n'est bien sûr pas facile de tirer le bilan de Mai 68. Quelles ont été ses influences et qu'en reste-t-il aujourd'hui ? L'événement s'inscrit dans un processus de transformations sociales : il en a parfois été la cause, mais en a aussi été le symptôme ou l'accélérateur.



Ainsi, dans les domaines de la famille et de la sexualité, la loi autorisant en France les moyens de contraception comme la pilule date de décembre 1967, alors que celles relatives à l'interruption

volontaire de grossesse et au divorce par consentement mutuel sont votées en 1975. En Belgique, la vente de contraceptifs était légale mais leur publicité est autorisée en 1973 et l'IVG est dépénalisée en 1990. Contrairement à la France, le divorce par consentement mutuel introduit par le Code Napoléon avait été maintenu, mais il a fallu attendre 1956 pour que soit supprimée l'interdiction de se remarier pendant 3 ans et 1962



pour que les moins de 23 ans puissent divorcer sans l'autorisation de leurs parents.

La société est donc en pleine évolution. La famille, jusqu'ici fortement soumise aux contraintes sociales (institutions, religion, tradition, morale), voit les rapports en son sein changer, on y aspire à plus d'égalité et de liberté, d'autonomie individuelle. Plus nombreuses que les garçons dans les amphithéâtres universitaires, les jeunes filles ont activement pris part à Mai 68 et, dans les usines, les ouvrières ont elles aussi participé aux grèves. Pour autant, ce mouvement dont les leaders sont des hommes ne remet pas en cause le rôle assigné aux femmes. Le féminisme contemporain à la française, qu'on appellera le "Mouvement de libération des femmes" ou M.L.F., naît en 1970 avec des articles, revues et manifestations où on lit les mots "Libération de la femme, année 0". Les actions féministes portent notamment sur l'égalité dans le monde professionnel (mouvement précurseur, la grève menée en 1966 par les ouvrières de la Fabrique nationale de Herstal, qui exigent l'application du principe "A travail égal, salaire égal", dure trois mois et connaît un retentissement européen) et sur le droit des femmes à disposer de leur corps, comme le "Manifeste des 343 salopes" paru en 1971 et réclamant "le libre accès aux moyens anticonceptionnels" et "l'avortement libre".



La sexualité n'est plus un sujet tabou, les normes en vigueur telles que la monogamie et l'hétérosexualité sont contestées, dans ce domaine aussi on revendique la libération, le désir, le plaisir. Au cours des années 70, les plannings familiaux et l'éducation sexuelle

à l'école se développent. L'apparition du SIDA dans les années 80 va porter un coup d'arrêt à l'insouciance qui régnait dans les années 60 et 70.



Dans le sillage des féministes, les homosexuels réclament des droits. La marche sera longue : si l'Association américaine de psychiatrie retire en 1973 l'homosexualité de son manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (appelé DSM, il est utilisé dans le monde entier), ce n'est que le 17 mai 1990 que l'Organisation mondiale de la santé ne la déclare plus maladie mentale. Plus largement, ces luttes en initieront d'autres contre des discriminations comme le racisme et la xénophobie.

Ces transformations agitent également l'Eglise catholique et, dans les années 60, le Concile du Vatican II en entreprend une profonde rénovation. Le scoutisme change, s'inscrivant dans un mouvement général de modernisation du monde de l'éducation, où de nouvelles méthodes pédagogiques et la mixité sont introduites. Des associations de jeunes étudiants, ouvriers ou paysans chrétiens se radicalisent et développent un discours critique sur le capitalisme et l'ordre établi. Aux côtés des prêtres ouvriers, ils servent de relais en Europe à la théologie de la libération née en Amérique latine, qui se propose de faire des pauvres les acteurs de leur propre libération. Ce courant de pensée a été remis en question au sein de l'Eglise à partir de la fin des années 70.

Lors de tout ce bouillonnement politique, certains ont cru à la possibilité d'une transformation rapide de la société de consommation.



d'une révolution contre le capitalisme. Cette utopie ne s'est évidemment pas réalisée, mais cela a favorisé l'émergence de mouvements tels que l'écologie et l'altermondialisme, qui entendent développer des alternatives à notre mode

de vie et à ses dégâts sur l'environnement et les êtres humains. Toute une contre-culture politique, sociale et artistique qui a notamment pu s'exprimer par des fanzines, journaux satiriques et radios libres de moins en moins soumis à la censure.



Certains remettent en cause l'héritage de Mai 68, y voyant les germes de l'individualisme forcené s'affirmant depuis les années 80. D'autres regrettent la perte des valeurs d'une morale " traditionnelle ", comme le respect de l'autorité, au détriment d'un esprit plus égalitaire, plus laxiste. N'oublions pourtant pas qu'on aspirait à une libération à la fois individuelle et collective, à une autonomie permettant à chacun de s'épanouir dans une société plus juste.

## 6. Se reconstruire

" Pourquoi j'ai tué Pierre " est un récit autobiographique qui raconte l'histoire d'un abus sexuel, celui d'Olivier, par Pierre, un prêtre. Pourtant, c'est moins la dimension sexuelle de l'abus qui est la plus douloureuse pour Olivier que le sentiment de trahison. Ce n'est pas non plus le fait que Pierre soit un prêtre qui est le plus important.



L'histoire d'Olivier n'est malheureusement pas rare, elle est même exemplaire. Le scénario en est classique. Deux éléments sont essentiels : Olivier est un petit garçon vulnérable, fragile et Pierre est un proche de la famille. La question est donc de savoir ce qui a rendu Olivier vulnérable, c'est-à-dire plus exposé

au risque d'être victime, et ce qui a permis à Pierre de passer à l'acte.

Dans la première partie du livre, on voit un petit garçon " un poil fragile " qui passe ses vacances chez des grands-parents aimants et attentionnés, catholiques très pratiquants. Les parents d'Olivier, de leur côté, vivent une vie un peu bohème, moins traditionnelle que celle de ses grands-parents et de beaucoup de ses camarades. Olivier est heureux. Il trouve un équilibre entre ces deux mondes aux valeurs très différentes.

Le lien entre ces deux mondes va se faire au travers de Pierre, un prêtre "de gauche", pas un prêtre classique. Il ne porte pas la soutane, il joue de la guitare à la messe, il est impliqué dans la "vraie vie" comme en témoigne



son soutien à un réfugié politique. Son statut de prêtre séduit les grands-parents et son orientation politique "de gauche" séduit les parents. Pierre peut donc être accepté par les deux références d'Olivier, ses parents et ses grands-parents. Il devient quasiment un membre de la famille. Il lui est alors facile de gagner la confiance d'Olivier, avec qui il établit les bases d'une relation privilégiée. Quand Pierre propose d'emmener Olivier en colonie de vacances, celui-ci y voit l'occasion d'acquiescer de l'autonomie. Pour Pierre, c'est l'occasion d'éloigner Olivier de sa famille et d'approfondir une relation privilégiée avec lui. Il le flatte et lui accorde des privilèges particuliers. Olivier se sent aimé, valorisé. Il est heureux. Le piège est en place. Il va se refermer en douceur.

Olivier grandit. Il se pose des questions sur la contradiction entre les valeurs de ses parents et celles de ses grands-parents. A douze ans, il cherche vainement ses propres réponses. C'est dans le flottement de l'adolescence qui se prépare que le piège va se refermer. La relation entre Olivier et Pierre est bien établie. Quand Pierre se confie à lui, Olivier est un peu embarrassé mais lui fait confiance. Les demandes de Pierre sont progressives. Le malaise d'Olivier augmente mais il ne sait plus comment reculer. C'est un adulte qu'il connaît bien, qu'il aime et admire, apprécié de ses parents et



réel, mais le Pierre qu'il avait imaginé amical, affectueux, puis tout-puissant. Il lui a fallu le courage de l'affronter pour s'apercevoir que le plus fort c'était lui, Olivier. Il est libre. Enfin.

## Les faits

La majorité des abus sexuels sont le fait de proches. Dans environ 80 % des cas, il s'agit de membres de la famille. Si l'on ajoute les membres de l'entourage, proches, le pourcentage dépasse les 90 %.

## Comment surviennent-ils ?

Par un processus similaire à celui décrit dans le livre : la rencontre entre un enfant vulnérable et un prédateur. L'agression brutale, soudaine, violente par un inconnu est plus spectaculaire mais moins fréquente. Elle fait les gros titres dans la presse, mais cela n'est pas représentatif de l'écrasante majorité des cas qui se déroulent dans le secret. Le processus le plus fréquent est donc celui vécu par Olivier.



Un adulte gagne progressivement la confiance de l'enfant et de son entourage. L'adulte valorise l'enfant, lui donne le sentiment d'avoir une place privilégiée dans sa vie et crée ainsi une intimité émotionnelle, une relation affective qui précède le plus souvent l'intimité physique à venir. Les gestes commencent par être affectueux pour devenir de plus en plus intimes, jusqu'à devenir clairement sexuels.

Les gestes commencent par être affectueux pour devenir de plus en plus intimes, jusqu'à devenir clairement sexuels.



Le glissement de l'affectueux à l'intime n'est pas immédiatement compris par l'enfant. L'adulte demande à l'enfant le secret au nom de leur lien privilégié. Celui-ci accepte, flatté.

Quand l'enfant prend conscience des faits, il se sent souvent capable de ne pas avoir su les empêcher, de ne pas avoir senti quand la limite était dépassée. La culpabilité l'empêche de pouvoir se confier. Il peut aussi avoir peur de ne pas être cru par ses parents du fait du lien, d'amitié ou familial, ou du statut social de son agresseur. Mais il perd aussi confiance dans les adultes, en ceux qui sont là pour le protéger et le guider. Pourtant l'enfant n'est capable de rien, sinon de n'être qu'un enfant ignorant la perversité de certains adultes.



Il peut alors, comme Olivier, garder le secret pendant des années, au prix de grandes souffrances parce que, répétons-le, le plus grave, ce qui bouleverse le plus, ce n'est pas toujours la dimension sexuelle, c'est le sentiment de trahison, de confiance bafouée. C'est prendre conscience que l'on a été floué, que rien n'était vrai, sincère, qu'on a été instrumentalisé, manipulé. Plus le temps qui s'est écoulé entre les faits et la prise de conscience est long, plus la violence de la réaction est grande car la victime peut enfin mettre des mots sur ce qui lui est arrivé. Elle s'en veut également de ne pas avoir compris plus tôt. Sa confiance en elle et sa relation aux autres peuvent en être bouleversées pour longtemps.





## Comment éviter que cela n'arrive ?

Enseigner très tôt aux enfants le droit à l'intimité de leur corps, que personne n'a le droit de toucher leurs parties intimes, leur faire savoir clairement que, quoi qu'il leur arrive, ils peuvent parler, ils seront écoutés.

L'ignorance n'est en aucun cas une protection. L'enfant ignorant est un enfant vulnérable. L'enfant vulnérable est une victime potentielle.

## Que faire si cela arrive ?

Pour la victime : trouver un adulte de confiance à qui parler (un enseignant, un médecin, un membre de la famille, l'assistante sociale de l'école, un thérapeute spécialisé, c'est-à-dire une personne formée et habituée à aider les victimes d'agressions sexuelles), déposer plainte à la police, appeler un des numéros de téléphone repris à la fin du carnet... Surtout ne pas garder pour soi ce qui est arrivé.

Pour l'entourage : permettre à la victime de parler, l'écouter avec bienveillance, lui faire savoir qu'on la croit, l'accompagner pour déposer plainte auprès de la police ou dans ses autres démarches.

## Pour conclure

Olivier a exorcisé sa souffrance en écrivant cette BD, d'autres ont besoin de se faire aider par un professionnel, c'est ce qu'on appelle une thérapie. Certains s'en

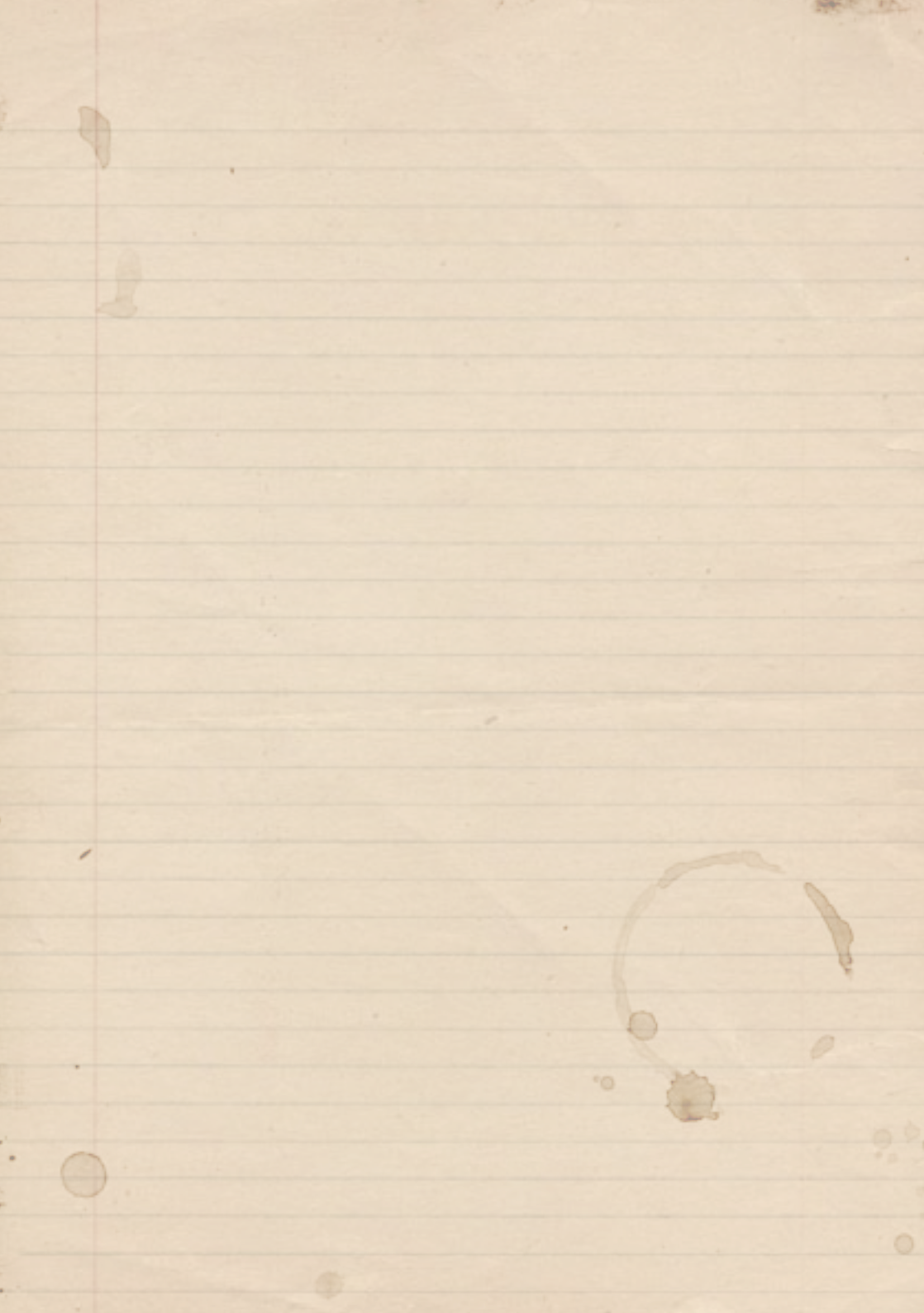


sortent simplement par l'affection et le soutien de leur entourage. D'autres encore se libèrent par l'art, comme Niki de Saint Phalle qui a aussi écrit le récit autobiographique " Mon secret ", superbement illustré de ses œuvres.



De nombreuses victimes réussissent à dépasser leur victimisation. Les écouter, les aider sans les enfermer dans un statut permanent de victime, c'est leur permettre de " tuer ", elles aussi, leur agresseur et pouvoir, enfin, reprendre le cours de leur vie.

Informers les enfants, ne pas les laisser dans l'ignorance, leur donner confiance en eux et leur permettre d'avoir confiance dans les adultes, c'est les protéger d'éventuels agresseurs.



## QUELQUES ADRESSES

### Organismes sociaux qui développent un ou plusieurs axes d'interventions en matière d'abus sexuels

- Des animations de sensibilisation et de prévention dans les écoles ;
- Une aide thérapeutique individuelle et/ou collective ;
- Des formations pour les intervenants sociaux ;
- L'organisation de journées d'étude ;
- Des publications.

- AMO RELIANCE  
Rue de la Prihielle, 6/4 à 4600 Visé  
04 374 18 10  
info@amoreliance.be - <http://www.amoreliance.be>
- ASSOCIATION PHOENIX  
Avenue Cardinal Mercier, 2 à 4020 LIEGE (ROBERMONT)  
04 222 15 52  
vandervoort\_c@hotmail.com - <http://associationphoenix.wikeo.be>
- CENTRE D'INFORMATION ET D'AIDE AUX JEUNES - CIAJ  
Place Communale, 1 à 4100 SERAING  
04 337 18 33 - [ciaj.chris@skynet.be](mailto:ciaj.chris@skynet.be)
- PAROLE D'ENFANTS ASBL et ASBL KALEIDOS  
Boulevard d'Avroy, 7c à 4000 LIEGE  
<http://www.parole.be>  
04 223 10 99 - [info@parole.be](mailto:info@parole.be)  
<http://www.asblkaleidos.be>  
04 222 32 81 - [info@asblkaleidos.be](mailto:info@asblkaleidos.be)

### Pour disposer d'une aide juridique

- ASBL DROIT DES JEUNES, AMO  
Corinne Lefebvre, Directrice, Rue Saint-Remy, 3 à 4000 Liège  
04 221 97 36, 37 ou 41  
[ddjliege@yahoo.fr](mailto:ddjliege@yahoo.fr) - <http://www.droitdesjeunes.be>

### Pour disposer de la liste de l'ensemble des organismes sociaux en Province de Liège et notamment des Centres psycho-médicaux sociaux (CPMS) et des Centres d'accompagnement et de planning familial

- LA MAISON DU SOCIAL DE LA PROVINCE DE LIEGE  
(Anne-Marie Tromme ou Andrée Beguin), Boulevard d'Avroy, 28-30 à 4000 LIEGE  
04 237 93 49 ou 50 - [maison Dusocial@provincedeliege.be](mailto:maison Dusocial@provincedeliege.be)  
<http://social.provincedeliege.be>

# « Pourquoi j'ai tué Pierre » LE SPECTACLE

D'après la bande dessinée d'Olivier Ka et Alfred « Pourquoi j'ai tué Pierre »  
parue aux Editions Delcourt © Guy Delcourt Productions – Ka – Alfred – 2006

Huit représentations sont prévues :

Les 17, 18, 19, 20, 24, 25,  
26 et 27 novembre 2010  
à 20h30

**A La Courte Echelle**

Rue de Rotterdam, 29 4000 Liège  
Tél. : 04 229 39 39  
Email : [info@courte-echelle.be](mailto:info@courte-echelle.be)  
Site Web : <http://www.courte-echelle.be>

Un spectacle de  
la Compagnie Séraphin  
en coproduction avec  
« A La Courte Echelle »

Avec :  
Carole Cuclenaere  
Jean Dufour  
Fabian Nicolai

Adaptation et mise en scène :  
Jean Vangeebergen

Scénographie :  
Pascale Fichers

Musique :  
José Gisé

**Une rencontre avec les deux auteurs de la bande dessinée – « Je dis Livre »**

Depuis 2004, la section pour adultes de la bibliothèque provinciale des Chirox organise chaque dernier jeudi du mois une rencontre avec un auteur intitulée « Je dis Livre ». Pour cette 6ème saison, la bibliothèque s'inscrit dans l'événement « Passages, croiser les imaginaires » et profite de la présence à Liège d'Olivier Ka et Alfred, les deux auteurs de la bande dessinée « Pourquoi j'ai tué Pierre ». Ils seront accueillis le 18 novembre 2010 à 18h00 (exceptionnellement le 3ème jeudi du mois), date à laquelle ils assisteront au spectacle.

Comme pour chaque « Je dis Livre », un cahier « Lire » accompagnera la rencontre et permettra au public de continuer sa découverte.

## RÉFÉRENCES

### Un récit en images

- Alfred, *L'altro ieri*, blog (<http://alfredcircus.blogspot.com>).
- KA Olivier, *L'actualité du maintenant d'Olivier Ka !*, blog (<http://olivierka.blogspot.com>).
- PEETERS Benoît, *Lire la bande dessinée*, Flammarion, collection « Champs », 2003.

### Se raconter

- BAETENS Jan, « Autobiographies et bandes dessinées », dans *Belphégor*, vol. IV n°1, novembre 2004 ([http://etc.dal.ca/belphegor/vol4\\_nol/articles/04\\_01\\_Baeten\\_autobd\\_fr.html](http://etc.dal.ca/belphegor/vol4_nol/articles/04_01_Baeten_autobd_fr.html)).
- « La BD est l'un des arts aujourd'hui les plus créatifs », entretien avec Benoît Peeters, dans *Bande dessinée. Un autre regard sur le monde*, Books hors-série, n°2, avril-mai 2010.
- LEJEUNE Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, collection « Points », 1996.
- TISSERON Serge, *L'Intimité surexposée*, Ramsay, 2001.
- TISSERON Serge, *Virtuel, mon amour. Penser, aimer, souffrir à l'ère des nouvelles technologies*, Albin Michel, 2008.
- TOUZIN Marie-Madeleine, *L'Écriture autobiographique*, Bertrand-Lacoste, collection « Parcours de lecture », 1993.

### Toute une Histoire !

- CAPDEVIELLE Jacques et REY Henri (sous la direction de), *Dictionnaire de Mai 68*, Larousse, collection « A présent », 2008.
- CHOLLET Laurent, *Mai 68. La révolte en images*, Hors Collection, 2007.
- *Mai 68. L'imagination au pouvoir*, catalogue de l'exposition « Mai oui ! L'Imagination au pouvoir », Centre de la Gravure et de l'Image imprimée, Luc Pire, 2008.

### Se reconstruire

- BERNOS Clotilde, *Le si gentil Monsieur Henry*, Thierry Magnier, 2006 (pour les enfants).
- BILLETTE Véronique, *Prévenir les agressions à caractère sexuel. Volet 1 : Guide d'animation : organiser une rencontre de sensibilisation auprès des jeunes de 14 ans et plus*, Saint Martin, 2002 (pour les professionnels).
- BILLETTE Véronique, *Prévenir les agressions à caractère sexuel. Volet 2 : Guide d'intervention : mettre sur pied un groupe de soutien pour les adolescents ayant vécu de la violence sexuelle*, Saint Martin, 2002 (pour les professionnels).
- DORAIS Michel, *Ca arrive aussi aux garçons. L'abus sexuel au masculin*, Typo, 2008 (pour les adolescents).
- DUMONT Virginie, *J'ai peur du monsieur*, Actes Sud Junior, collection « Benjamin », 2008 (pour les enfants).
- EL ALAQUI BEN HACHEM Souad, *J'ai mal en moi*, Eddif, 2005 (pour les adolescents).
- LOUBOFF François, *J'aimerais tant tourner la page. Guérir des abus sexuels subis dans l'enfance*, Les Arènes, 2008 (pour les adolescents et les parents).
- ROBERT Jocelyne, *Te laisse pas faire ! Les abus sexuels expliqués aux enfants*, Editions de l'Homme, 2005 (pour les enfants et les parents).
- SAINT MARS Dominique de et BLOCH Serge, *Lili a été suivie*, Calligram, collection « Ainsi va la vie », 1995 (pour les enfants).
- SHER Julian, *Un enfant à la fois. Protéger nos enfants des cyberprédateurs*, Editions de l'Homme, 2009 (pour les parents et les professionnels).
  - TISON Christophe, *Il m'aimait*, LGF, collection « Le livre de poche », 2006 (pour les adolescents).

Retrouvez la liste complète des références relatives à cette problématique sur : <http://www.provincedeliege.be/passages>

## ICONOGRAPHIE

P. 1 : photographie de l'église Saint-Remacle à Spa, site de l'Office du Tourisme de Spa (<http://www.spa-info.be/tourisme/spa&region/histoire2.php>) / P. 2 : photographie d'une colonie de vacances, site Photo.ortho (<http://photo.ortho.free.fr/tables/c.htm>) / P. 3 : symbole anarchiste par Liftarn (licence cc by-sa 3.0) / P. 4 : *Psikopat* n°215, décembre 2009 / P. 5 : KA Olivier, *Ce Monstre qui me ressemble*, Grasset Jeunesse, collection « Lampe de poche », 2004 ; Alfred et KA Olivier, *Les Contes imbéciles*, L'Edune, collection « Rêve et ris », 2009 / P. 6 : Alfred et PEYRAUD Jean-Philippe, *Le Désespoir du singe. T1 : La Nuit des lucioles*, Delcourt, collection « Conquistador », 2006 / P. 7 : Alfred, *Je mourrai pas gibier*, Delcourt, collection « Mirages », 2009 ; Alfred et KA Olivier, *Crumble Club* (introduction), Expo : *Le Désespoir du singe* - Alfred, site BD Gest' (<http://www.bdggest.com/expos.php?IdExpo=24>) ; P. 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 : Alfred et KA Olivier, *Pourquoi j'ai tué Pierre*, Delcourt, collection « Mirages », 2006 / P. 17 : photographie de Jean Vangeebergem par GODON Luc / P. 18 : photographies de Fabian Nicolaï, Jean Dufour, Carole Cuelenaere par ENGLEBERT Gui, DUBOIS Jean-Claude, OMER Raphaël / P. 20 : photographie de WERY Olivier / P. 22 : GUMPP Johannes, *Triple Autoportrait*, 1646 ; ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1796, exposition virtuelle « Follement gay ! », site de la Bibliothèque municipale de Lyon ([http://www.bm-lyon.fr/expo/virtuelles/follement\\_gay/mentir.htm](http://www.bm-lyon.fr/expo/virtuelles/follement_gay/mentir.htm)) / P. 23 : timbre « Anne Frank », poste allemande, 1979 / P. 24 : MONTAIGNE Michel de, *Essais. Livre premier & second*, 1580, Musée de Sologne - Romorantin, site Bibliothèques Virtuelles Humanistes (<http://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/index.asp?numfiche=235>) / P. 26 : dessin « Biometric » de WELLEMAN Peter (licence cc by 2.5) / P. 27 : dessin « Neko Wikipe-tan » de Kasuga (licence cc by-sa 3.0) / P. 28 : TRONDHEIM Lewis, *Les petits riens. T2 : Le Syndrome du prisonnier*, Delcourt, collection « Shampooing », 2007 / P. 29 : B. David, *L'Ascension du Haut Mal. T4*, L'Association, 1999 ; NEAUD Fabrice, *Journal (4). Les riches heures*, Ego comme X, 2002 / P. 30 : LARCENET Manu, *Le Combat ordinaire. T1*, Dargaud, 2003 ; SPIEGELMAN Art, *Maus. T2 : Et c'est là que mes ennuis ont commencé*, Flammarion, 1992 / P. 31 : Alfred et KA Olivier, op. cit. / P. 32 : photographie d'un travailleur à Berlin-Ouest en Allemagne, site de la NARA (<http://arcweb.archives.gov/arc/action/ExternalIdSearch?id=541691>) / P. 33 : DARMS Marie-Paule, *Je sais acheter. L'art d'être consommateur*, Gérard et Cie, collection « Marabout Flash », 1959 ; photographie de Jack Kerouac par PALUMBO Tom (licence cc by-sa 2.0) / P. 34 : photographie « Hippie Famille » d'Akbar Simonse (licence cc by-nc-nd 2.0) / P. 35 : photographie de Martin Luther King et Mathew Ahmann dans la foule lors de la Marche vers Washington pour le travail et la liberté du 28/08/1963, site de la NARA (<http://arcweb.archives.gov/arc/action/ExternalIdSearch?id=542014>) / P. 36 : photographie d'hélicoptères UH-1D transportant des troupes vers une zone de combat au nord-est de Cuchi au Viêt Nam lors de l'Opération « Wahiwawa » le

16/05/1966, site de la NARA (<http://arcweb.archives.gov/arc/action/ExternalIdSearch?id=530610>) ; photographie du Caporal M.R. Carter gardant le 20/11/1968 un soldat nord-vietnamien qu'il a capturé à 15 km au nord-est d'An Hoa au Viêt Nam, site de la NARA (<http://arcweb.archives.gov/arc/action/ExternalIdSearch?id=532503>) / P. 37 : photographie d'une manifestante offrant une fleur à un officier de la police militaire lors d'une manifestation contre la guerre du Viêt Nam le 21/10/1967 au Pentagone, site de la NARA (<http://www.archives.gov/historical-docs/todays-doc/?dod-date=1021>) / P. 38, 40, 41 : affiches « Mai 68, début d'une lutte prolongée », « Moins de 21 ans, voici votre bulletin de vote », « Pas ça, mais la réforme avec De Gaulle », « Nous sommes tous indésirables », exposition virtuelle « Esprit(s) de mai 68 », site de la Bibliothèque nationale de France (<http://expositions.bnf.fr/mai68>) ; P. 38, 39, 40 : photographies de l'affiche « Nous irons jusqu'au bout », de répression policière le 23 mai 1968, d'une manifestation le 6 mai 1968, de la Marianne de la manifestation du 13 mai 1968, de la nuit des barricades le 10 mai 1968 par REY Jean-Pierre, exposition virtuelle « Jean-Pierre Rey : un autre regard sur Mai 68 », site Mai-68.fr (<http://www.mai-68.fr/dossiers/dossiers.php?val=29>) ; P. 42 : *La Gueuse*, parodie du journal *La Meuse* par des étudiants de l'Université de Liège, octobre 1968, « Mai 68 à l'université de Liège », site Reflexions de l'ULg ([http://reflexions.ulg.ac.be/cms/c\\_13842/mai-68-a-luniversite-de-liege](http://reflexions.ulg.ac.be/cms/c_13842/mai-68-a-luniversite-de-liege)) ; P. 43 : photographie de plaquettes de pilules contraceptives par Ceridwen (licence cc by-sa 2.0) / P. 44 : photo-légende « Une gerbe pour la femme du soldat inconnu », dans *L'Aurore*, jeudi 27 août 1970, « Chroniques du MLF : 5. à la femme inconnue du soldat », site Re-Belles (<http://re-belles.over-blog.com/article-25267099.html>) / P. 45 : photographie « San Francisco Gay Pride 2006 : Let the flag fly high today » de Frédéric Poirot (licence cc by-nc-nd 2.0) ; P. 46 : logo « Nucléaire ? Non merci ! », site du Réseau « Sortir du nucléaire » (<http://www.sortirdunucleaire.org>) ; P. 47, 48, 49, 50, 51, 53 : Alfred et KA Olivier, op. cit. / P. 53 : SAINT PHALLE Niki de, *Mon Secret*, La Différence, 1994



## « POURQUOI J'AI TUÉ PIERRE » : CARNET PÉDAGOGIQUE

### Coordination

Enseignement de la Province de Liège : Bernadette Rasquin,  
Directrice générale adjointe  
Service Culture de la Province de Liège (secteur théâtre) : Estelle  
Denoël, Serge Kevers, Vincianne Christiaen

### Rédaction

Bruno De Valkeneer, Enseignement de la Province de Liège  
Françoise Louis-Morin, sociologue - sexologue clinicienne, maître de  
conférences ULg  
Jean Vangeebergen, metteur en scène, Compagnie Séraphin

Avec l'aimable collaboration de Véronique Livet, Maison du Social de  
la Province de Liège (CIPREA)

### Conception et réalisation graphiques

Service de Promotion, Information et Communication de la Direction  
générale de l'Enseignement de la Province de Liège : Michaël  
Franssen, Eric Vanham

### Impression

Centre d'impression de l'Athénée Provincial Guy Lang de Flémalle

*D'après la bande dessinée d'Olivier Ka et Alfred Pourquoi j'ai tué  
Pierre parue aux Editions Delcourt © Guy Delcourt Productions - Ka -  
Alfred - 2006*



Province  
de Liège



PASSAGES  
CROISER LES IMAGINAIRES